VOL. I — Jeudi, 13 juillet 1899 — No 2

Rien ici bas ne procure
Autant de bien que la culture.

**LE JOURNAL DE RIMOUSKI**

est imprimé et publié par DRAPEAU & LETOURNEAU, propriétaires-éditeurs. Toutes correspondances, envois, etc., se rapportant à la rédaction doivent être adressés à JOS. DRAPEAU, rue Saint-Germain, Rimouski.

PRIX DE L'ABONNEMENT

Un an . . . . . $1.00
Six mois . . . . . 0.50

Invariablement payable d'avance

# LE JOURNAL DE RIMOUSKI

## ORGANE DU COLON

*RELIGIEUX, AGRICOLE ET LITTERAIRE . . . PARAISSANT LE JEUDI DE CHAQUE SEMAINE*

**TARIF DES ANNONCES**

Les annonces sont toisées sur type Mignon aux conditions suivantes:—

Première insertion, par ligne . . . 10c
Insertions subséquentes " . . . 05c

Une remise libérale est accordée pour les annonces à long terme.

Toute correspondance doit être munie d'un nom responsable.

Les manuscrits non insérés sont détruits ou remis, si la personne l'exige.

DRAPEAU & LETOURNEAU, Prop.-Editeurs. — JOSEPH DRAPEAU, DIRECTEUR — RÉDIGÉ EN COLLABORATION

## UNE PREMIÈRE COMMUNION EN MER.

A l'époque où se déroule cette histoire, c'est-à-dire il y a 14 ans, l'Ile de Levuka en Océanie était évangélisée par un prêtre mariste, le P. Joseph. Les labeurs sans cesse renouvelés d'un long apostolat, les angoisses de la lutte pour les âmes, avaient creusé ses traits et courbé sa taille.

Un soir qu'il revenait à sa modeste case, harassé d'une pénible course à travers l'Ile, le bruit d'un sanglot étouffé parvint à son oreille. Intrigué, le Père s'approche et voit, au pied d'un bananier, un enfant de 10 à 12 ans, assis, la tête entre ses mains, à peine vêtu, pleurant à chaudes larmes

—Qu'as-tu, demande le Père, ému de compassion; pourquoi pleures-tu ?

—Ma mère est allée chez le Grand-Esprit, sanglote le pauvret, ma mère est morte.

—Et ton père ?

—Il est mort aussi, et moi je mourrai bientôt, car Samoa n'a plus personne.

Et l'enfant continua de pleurer, levant à la dérobée vers son interlocuteur un craintif regard. Le P. Joseph éleva vers le ciel ses yeux humides. Il demandait conseil à Dieu. Puis, se baissant vers l'orphelin :

—Veux-tu venir avec moi, Samoa, je t'aimerai comme t'aimait ta mère et tu connaîtras au moins le bon Dieu ?

Etonné de ce langage plein de douceur, surpris qu'on ne l'eût point rudoyé, l'enfant sécha ses pleurs et suivit le prêtre.

Le missionnaire aima bientôt d'une affection profonde le petit Océanien. Il lui ouvrit les trésors de son cœur brûlant de charité : celui-ci, de son côté, conçut pour son sauveur l'amitié la plus vive, l'amitié qu'ont les déshérités du monde pour ceux qui veulent bien les aimer. Le soir, dans l'humble case, le P. Joseph instruisait Samoa, qui, plongé dans de naïfs ravissements, buvait pour ainsi dire la parole sacrée. Un Dieu l'aimait ! le protégeait ! Il avait au Ciel une mère puissante ! Ces choses si consolantes et si nouvelles étaient pour sa jeune âme un continuel sujet d'émerveillements.

L'instruction du petit néophyte avançait. Déjà l'eau sainte avait coulé sur son front. Bientôt il allait faire sa première communion.

Mais un jour, au retour d'un pénible voyage dans l'intérieur de l'Ile, le P. Joseph fut terrassé par la fièvre. Accroupi près de la natte où gissait son protecteur, le pauvre Samoa se désolait: il guettait les moindres signes du malade et demeurait des heures entières à son chevet, priant la bonne Mère du Ciel qu'elle sauvât son ami.

Le missionnaire ne mourut point, mais il avait en quelques jours vieilli de dix années. Brisé, tremblant, sans forces, il dut, avec un grand déchirement de cœur, renoncer à l'apostolat.

Un jeune confrère fut désigné pour continuer son œuvre, et le retour en France fut résolut. Mais Samoa ! Le laisser en Océanie ? Il serait capable d'en mourir. Lui, d'ailleurs, aimait cet enfant. D'autre part, l'emmener en France? Le Père n'avait point de fortune : qui se chargerait de l'orphelin ?

—Il me suivra, se dit enfin le Père ; les âmes généreuses ne manquent pas chez nous ; et d'ailleurs le bon Dieu y pourvoira.

Quelques semaines plus tard, un prêtre à cheveux blancs, le visage émacié, la taille voûtée, tremblant de fièvre, montait, en compagnie d'un enfant, à bord du « Saint-Colomban. » navire en partance pour le Hâvre. Lorsque le capitaine eut donné le dernier signal et que, semblables à des ailes d'oiseau marin, les voiles se furent gracieusement arrondies sous la brise, le vieillard, tourné vers la rive fit un signe de croix et s'essuya les yeux. L'enfant battit des mains. Le premier quittait, pour ne plus revenir, une terre où vingt ans de sa vie s'étaient dépensés pour Dieu; il y laissait son cœur. Le second voyait au bout du voyage le suprême bonheur de la première communion, la blanche hostie où demeure Jésus.

La première partie du voyage se fit dans d'excellentes conditions. Le « Saint-Colomban» filait comme une mouette. La mer était calme et le ciel pur.

Un vieux matelot du pays d'Amor, Yvon le Braz, solide chrétien et brave cœur, s'était pris d'affection pour l'enfant, et celui-ci, d'abord effarouché par la figure bronzée et la rude voix du marin, s'était vite apprivoisé. Ce fut bientôt une paire d'amis. Quand la manœuvre le permettait, ils s'asseyaient l'un près de l'autre sur des paquets de cordages. Le vieux loup de mer entamait alors, d'une voix qui savait prendre les influxions caressantes, de longs et pittoresques récits. Il disait les gloires de la bonne Madame Sainte-Anne qui sauve parfois les marins en péril, la légende fleurie de Saint-Guénolé et les contes naïfs et mélancoliques qu'on murmure, les soirs d'hiver, aux chaumières bretonnes. L'enfant ouvrait de grands yeux au récit de toutes ces merveilles. puis à son tour il parlait. Le bon matelot écoutait patiemment et parfois s'attendrissait

—Toi, petit moussaillon, disait-il en lui tapotant doucement les joues de sa main calleuse, toi, petit moussaillon, tu feras un fameux marin du bon Dieu et tu navigueras toutes voiles dehors au Paradis.

La traversée se continuait donc paisible, quand, un matin, le ciel s'obscurcit soudain, et la tempête éclata, terrible. Secoué comme un fétu par les vagues hurlantes, le « Saint-Colomban » craquait dans toute sa membrure. Vers midi, le vent se calme quelque peu, mais le navire, démâté, sans gouvernail, l'une de ses barques de sauvetage enlevée par la lame, ne se dirigeait plus et roulait au gré des flots. Le danger cependant semblait disparu. La mer une fois redevenue calme, le charpentier du bord aurait tôt réparé les avaries, et la traversée se ferait quand même, il n'y aurait en somme que quelques jours de retard. Dieu en avait décidé d'autre façon. L'espoir était revenu au cœur de tous, quand tout à coup retentit un sinistre craquement. Le navire venait de toucher, et l'eau entrait dans la cale par une voie énorme.

—Les barques à la mer! commanda le capitaine, et les deux chaloupes sauvées de la tempête furent mises à flots. Mais à ce moment se produisit une scène indescriptible. Il n'y aurait pas de place pour tous: on le savait, et les marins affolés, voyant la mort derrière eux, se ruèrent à l'assaut des embarcations. Le Père Joseph et Samoa furent repoussés avec violence.

—Les matelots d'abord, hurlait-on, les matelots d'abord !

Vainement le capitaine s'interposa. Sa voix ne fut point écoutée.

—Les matelots d'abord! les autres après, s'il y a place! criait-on avec une fureur où se devinait la folie.

Quelques secondes plus tard, les deux chaloupes s'étaient éloignées à force de rames. Sur le pont du « Saint-Colomban, » étaient restés le capitaine, Yvon le Braz, quelques marins, le P. Joseph et Samoa.

—Capitaine, demande le prêtre, qui serrait sur sa poitrine les Saintes Espèces, combien de temps avons-nous encore à vivre ?

—Dans vingt minutes, le « Saint-Colomban » va sombrer, si Dieu ne fait un miracle. Mon Père, vous n'avez plus qu'à nous absoudre.

—J'ai donc encore le temps, murmura le vieillard, merci, mon Dieu !

Puis se tournant vers Samoa :

—Mon enfant, nous allons mourir. Veux-tu avant recevoir le bon Jésus ?

—Oh ! oui, Père, oh! oui. Quel bonheur, ô mon Dieu !

Et l'enfant tombe sur ses genoux, transfiguré. Un rayon de joie ineffable brillait dans ses yeux. La mort ne le préoccupait plus maintenant, il allait enfin s'unir à son doux Roi.

—Prie donc, ô mon Samoa, dit le prêtre ému jusqu'aux larmes, prie notre Père qui est aux cieux, prie la bonne Mère du Ciel, car tu vas recevoir son divin Fils.

—Et vous, mes amis, mes frères, continua-t-il tourné vers les marins, priez pour vous et pensez à Dieu !

Les matelots s'étaient agenouillés.

—Père, donnez-nous l'absolution, dit le capitaine, pour que la mort nous soit plus douce.

Et le pardon descendit sur les hommes inclinés.

L'eau montait avec un bouillonnement sinistre.

Auprès de Samoa, Yvon le Braz priait à genoux ; sa rude figure, hâlée par les brises, sillonnée par de grosses larmes, respirait le calme et la paix.

Quant à l'enfant, il demeura comme en extase. Il va mourir, et pourtant son cœur tressaille d'une ineffable joie.

Le prêtre est absorbé dans une meutte prière.

—Mon père, murmura le capitaine, hâtez-vous ! dans dix minutes nous serons morts.

Le Père Joseph s'approche alors de Samoa et lui présente l'hostie sainte. Sur le vaisseau qui va sombrer, au milieu de l'Océan qui rugit, la voix du prêtre s'élève :

—« Corpus Domini nostri Jesu Christi custodiat animam tuam in vitam æternam ! »

Le doux mystère est accompli. Le cœur de l'enfant palpite contre le cœur de Jésus. O bon maître, comme ils durent s'abaisser avec amour sur le petit communiant vos miséricordieux regards ! Comme votre adorable tendresse dut se répandre en son âme.

Communion ineffable, dont l'action de grâces allait se continuer au Ciel, Acte sublime ayant pour autel un navire qui sombre, et pour église l'immensité.

L'eau arrivait maintenant sur le pont. Les matelots firent un signe de croix; la main du prêtre s'éleva pour bénir et le « Saint-Colomban » s'abima sous les flots.

Le prêtre avait reçu sa couronne, l'enfant était auprès de son Jésus.

De tous les acteurs de ce drame, continua le curé, seul le capitaine a survécu. Tous les autres sont morts, et vous chercheriez en vain leurs tombes. Quand au capitaine, sauvé par un croiseur anglais, il est devenu prêtre, mes amis, c'est moi.

Le narrateur se tut. Un silence religieux planait dans l'antique salon éclairé par la lueur indécise des flammes mourantes. Tous les cœurs étaient émus, et plus d'un parmi les assistants se détourna pour s'essuyer les yeux. En même temps, un flot de chers souvenirs envahissait leur mémoire ; ils pensaient aux jours si lointains maintenant où Jésus était venu à eux pour la première fois ; et des pleurs mal déguisés perlaient à leurs paupières.

Heureux ceux-là qui pleurent au souvenir de leur première communion !

## La Mort du Chêne

—De grand matin, presque avant le jour, Sérioja prit la hache et alla au bois.

La rosée tombait encore, étendant sur tous les objets un voile mat et glacé que le soleil n'avait pas éclairé. L'orient blanchissait faiblement, reflétant sa pâle lumière sur la voûte du ciel, ouatée de légers nuages. Rien ne remuait, ni un brin d'herbe sur le sol, ni une feuille sur les branches hautes des arbres. De loin en loin, un battement d'aile dans le fourré, un bruissement à ras de terre, troublaient seuls la paix de la forêt. Soudain, un bruit singulier, qui n'appartenait pas aux voix de la nature, retentit et mourut sur la lisière du bois. Le bruit s'éleva derechef et se répéta à intervalles égaux ; il partait du pied d'un des arbres immobiles. Une des cimes frisonna subitementt ses feuilles gonflée de sève murmurèrent quelque chose ; une fauvette, perchée sur une des branches, siffla, voleta à deux reprises et se posa sur un autre arbre, la queue éployée,

La hache frappait au pied du tronc, toujours plus sourdement, les copeaux blancs et résineux volaient sur l'herbe mouillée ; un léger craquement succéda aux coups sourds. L'arbre tressaillit de tout son corps, s'inclina et se redressa vivement, chancelant épouvanté sur ses racines, Il y eut un instant de silence : l'arbre s'inclina de nouveau, un second craquement gémit dans le tronc, et, broyant ses jeunes pousses, précipitant ses branches, il s'abattit tout de son long sur la terre humide. Les bruits de hache et de pas expirèrent. La fauvette siffla et s'envola dans l'espace. Le rameau qu'elle avait effleuré de ses ailes trembla une seconde et retomba inanimé comme les autres, avec toutes ses feuilles. Les têtes immobiles des arbres resplendirent plus joyeusement dans la trouée qui leur était ouverte.

Les premiers rayons du soleil, perçant le nuage qui les interceptait, éclatèrent dans le ciel, illuminant la terre et l'espace. Le brouillard se tassait en vagues au creux des vallées, des perles de rosée brillaient dans la verdure, les nuées blanchâtres, nacrées, hâtaient leur fuite sous la voûte bleue. Les oiseaux bruissaient dans le fourré, et, comme affolés, gazouillaient on ne sait quoi d'heureux. Les feuilles luisantes chuchotaient des secrets joyeux et paissibles les branches des arbres vivants frissonnaient doucement, majestueusement au-dessus de l'arbre mort, gisant à terre...

LÉON TOLSTOÏ.

*Feuilleton du Journal de Rimouski*

13 juillet 1899—No 1

## LA FUTURE DU BARON JEAN

I.

Les derniers jours de septembre étaient venus ; la brise soufflait fraîche et forte ; de petits nuages blancs couraient sur le ciel bleu ; le soleil brillait, les bois murmuraient, les champs s'égayaient encore, et le baron Jean de Villers, tout seul dans la plaine humide, arpentait les sillons brunis.

Ce baron Jean était, en réalité, un élégant chasseur et un marcheur hardi. Fusil sur l'épaule et feutre sur l'oreille, cigare aux lèvres et plume au vent, cheveux noirs flottant à la brise et larges prunelles gris de fer scintillant au soleil, il s'avançait insouciant, leste, léger, foulant de son pas élastique et sûr le pré au gazon velouté, le buisson, la bruyère. La chaleur du soleil s'élevant sur l'horizon ne paraissait pas lui causer le moindre ennui, la moindre gêne, un touriste résolu tel que lui, à peine de retour d'un long voyage en Orient, ayant supporté bien d'autres fatigues et affronté bien d'autres rayons.

Et puis,—par un effet que produit d'ordinaire l'ineffable prestige de l'absence,—après tous ces pays nouveaux et ces horizons magiques, ces splendides nuits, ces soleils de feu, ces grandes mers aux flots d'azur et ces déserts aux sables d'or, il n'en trouvait que plus doux, plus beau, plus souriant, le petit coin de terre aimé, l'humble pays de son enfance. C'était cela qu'il voulait revoir et qu'il s'en venait admirer. Au fond du cœur, nous le croyons, les perdrix le laissaient tiède, les lièvres lui importaient peu, et *Spot*, son chien favori, traînant sur ses talons son museau couleur de feu et sa belle queue empanachée, pouvait se livrer en ce moment, en toute sûreté de conscience, à cette molle et vague rêverie dont son maître n'était pas exempt.

Les regards du jeune baron allaient vite et portaient loin ; ils souriaient à l'azur pâle, au gracieux profil des côteaux, au tapis des prés toujours verts, à la verdure des arbres déjà blonde. Ils s'arrêtaient de ça, de là, tantôt sur ce ruisseau aux détours caressants, où il avait jadis, folâtre gamin de douze ans, baigné ses pieds et pêché des truites ; tantôt sur ce petit moulin au toit rouge et au tictac éternel, où tout enfant, il avait croqué à belles dents, en se brûlant les doigts, les galettes de la meunière ! tantôt sur ce bois, enfin, qui verdissait et rougissait au sommet de sommet de la colline et où, une vingtaine d'années auparavant, les nids étaient si peuplés et les fraises si merveilles, et où les heures passaient si en liberté, loin des leçons !

Ce furent sans doute ces joyeux souvenirs d'indépendance, de gaieté, de folâtre école buissonnière, qui l'emportèrent à la fin dans l'esprit de M. Jean, car, abandonnant la plaine et les sentiers unis qu'il avait suivis jusqu'alors, il enjamba quelques fossés, franchit lestement quelques haies et commença à s'élever sur les flancs de la colline, s'appuyant aux saillies du roc ; aux degrés naturels inégaux et rongés qu'il avait tant de fois escaladés jadis et qu'il retrouvait après dix ans, toujours branlants, toujours rugueux, et pourtant intacts sous leur parure toujours verte. En quelques minutes de marche il était parvenu à l'entrée du grand bois. Là, il fit une halte, s'adossa au tronc d'un chêne et arrêta ses regards sur le fouillis charmant des arbres de la forêt, sur les branches noirâtres des pins, les tresses pendantes des bouleaux, sur les buissons de mûres sauvages et les tiges des sorbiers aux grappes rouges, sur la bruyère rosée et les petites fleurs cachées dans les hautes herbes. Alors son front s'assombrit, son regard se voila.

Pourtant après un moment d'hésitation, il triompha de cet attendrissement passager. D'un geste brusque il rejeta en arrière les boucles de ses cheveux ; un sourir emprunt d'amertume passa sur son visage :

« Peut-on être enfant à ce point à mon âge, à trente-deux ans ! » murmura-t-il en épaulant son fusil et rajustant sa carnassière.

Et, d'un pas rapide et sûr, il s'enfonça sous les ombrages, taisant tous ses efforts pour retrouver un calme au moins apparent, pour contempler, avec un intérêt véritable et une sérieuse préoccupation, les festons de lierre suspendus aux rameaux, les haies purpurines des sorbiers égayant la verdure sombre, et pour se distraire, grâce aux bruyants caquets des merles, jasant et se pavanant à l'entour de leurs anciens nids.

Une mauvaise chance paraissait cependant diriger, ce jour-là, les pas de notre promeneur solitaire. Il ne marchait pas depuis plus d'un quart d'heure, à l'ombre des chênes et des pins, lorsqu'il déboucha tout à coup dans une riante clairière où le poids douloureux des souvenirs revint de nouveau l'oppresser. Il frappa le sol d'un pied impatient, comme irrité contre lui-même, et néanmoins il s'arrêta, jeta son feutre à terre, s'appuya sur son fusil et laissa errer sur les ombrages d'alentour un regard tantôt âpre et dédaigneux, tantôt attendri, presque humide.

« Dix ans, c'est bien long ! » murmura-t-il. « Trop long pour des cœurs de femmes !'. . . Et dire que sur ce sol, dans ces bois, sous ces arbres qui m'abritent, toutes choses sont restées les mêmes autour de moi : ce n'est qu'en nous que tout a changé. Et pourtant, c'est ici que nous nous sommes dit adieu! » reprit-il au bout d'un moment, secouant sa tête accablée. « Elle s'appuyait au bras de sa sœur : je crois qu'elle pleurait en parlant... Elle était assise là, en face de moi, sur ce tronc d'arbre que, depuis un temps si long, personne n'a encore relevé ! ... Moi je me tenais, comme aujourd'hui, tout près de ce grand hêtre. Je lui [illegible] de me souvenir... Malgré tant d'années, tant d'obstacles, eh bien, j'ai tenu mon serment... Mais elle !... O menteuse ! O Blanche ! »

Ces regrets de Jean de Villers demandent une explication qu'il vaut mieux ne pas différer, sans doute. Une vingtaine d'années auparavant, ce pauvre Jean avait été le compagnon inséparable, le dévoué protecteur de ses deux petites cousines, Berthe et Blanche. C'était à cette dernière qu'il s'était attaché surtout, et la mignonne blondine le payait par la plus franche et la plus sincère amitié, de son chevaleresque dévouement et de son affection sans bornes. Peut-être, en grandissant, les deux enfants s'étaient trompés ; peut-être avaient-ils pris un sentiment plus tendre, et surtout plus impérieux, la confiante et douce tendresse qui les animait dès longtemps. Quoi qu'il en soit, Jean de Villers, à vingt-deux ans, ne voyait pas, ne rêvait point d'autre femme que sa jolie cousine. Blanche mettait, dans le secret de son cœurs son bon et aimable Jean au-dessus de tous les jeunes et vieux barons de sa connaissance, de tous les élégants danseurs et les parfaits chevaliers.

Seulement, d'intimes discussions, de pénibles démêlés entre les deux familles vinrent bientôt mettre un terme à ces paisibles joies, à ces projets encore enfantins de mariage, d'avenir. Par suite de certaines différences d'opinions politiques, les relations du vieux baron de Villers et de M. de Mélars, son parent, se trouvaient quelque peu tendues. La seule influence de la baronne, mère de notre jeune cavalier, avait pu prévenir une rupture dès longtemps imminente et maintenir, entre les enfants au moins, des rapports vraiment fraternels.

Par malheur, la baronne mourut avant même que Blanche eût atteint sa dix-huitième année. En même temps, une question d'héritage, qui se termina fatalement par un procès, vint porter au plus haut point l'animosité des deux chefs de famille. M. de Mélars, condamné par les tribunaux et frustré, comme il le croyait, de ses droits légitimes, jura une haine éternelle à tout ce qui portait le nom et les armes de de Villers ; il rappela Blanche et sa sœur qui, privées des soins et de l'amour de leur mère morte depuis dix ans déjà, résidaient, la plus grande partie de l'année, chez une de leurs parentes, à très peu de distance du château de leur cousin. Il leur exposa tout : ses sujets de mécontentement, ses griefs, le tort fait injustement, dit-il, à sa fortune et à son honneur, et leur défendit impérieusement, sous peine de malédiction, d'entretenir aucun rapport avec cette branche de la famille.

Les pauvres enfants, pour obéir, s'était séparés tout en pleurs. Jean d'abord, dans son désespoir, avait juré ses grands dieux qu'il ne se marierait jamais s'il ne pouvait obtenir Blanche ; Mlle de Mélars, de son côté, promit de conserver toujours le souvenir de son cousin.

Après quoi l'on ne se revit plus, et le pauvre Jean, irrité et triste, alla à Paris s'étourdir. Au milieu des agitations nombreuses et diverses de sa vie de garçon, il ne négligea cependant point d'écrire à sa chère Blanche. Mais aucune réponse ne lui parvint, et il supporta d'abord assez facilement les tristesses de ce silence, se disant que Blanche, en fille vertueuse et bien née, devait respecter et observer, dans toute leur rigueur, les ordres paternels.

Mais il n'avait pas quitté depuis deux ans son petit coin de terre natale, lorsqu'une foudroyante nouvelle lui parvint et le terrassa.

Blanche venait de se marier, cédant aux désirs de son père.

A l'annonce de ce grand désastre, le jeune homme pleura, jura, s'emporta et rugit ; il maudit le passé, injuria le présent et nargua l'avenir; il renia cet amour dédaigné qui avait fait le charme et le bonheur de ses beaux jours d'enfance ; il se crut le droit de mépriser, dans la personne de toutes les femmes, la femme qui l'avait trompé. Il flotta de regrets aux excès et du désespoir à l'orgie. Puis une inspiration saine et forte lui vint et le releva à temps.

Voulant employer tous les moyens pour effacer de son esprit le souvenir de la perfide, il entreprit de longs voyages, parcourant tour à tour l'Espagne, l'Italie, la Turquie, l'Orient. Durant ces années qu'il consacra, après la mort de son père, à cette vie d'aventures, il défendit à ses amis, à ses créanciers, à son [illegible] lui donner aucune nouvelle de sa famille. Il était seul, il était libre désormais, et maître entièrement de son temps, de sa fortune. Il mit donc tous ses soins, employa tout son énergie à se faire une triple cuirasse de dédain, d'indifférence et d'oubli, et finit par réussir.

A son retour seulement, il apprit sommairement ce qui, durant huit ans d'absence, s'était passé dans sa famille. L'aînée de ses cousines, Berthe, était marié aussi : bon voyage ! M. de Mélars était mort ; *Requiescat in Pace!* Blanche la trompeuse était mère : grand bien lui fasse ! De plus elle était veuve... L'incident à cette heure, n'avait plus d'importance ; un aussi profond philosophe, sceptique aussi cuirrassé que l'était devenu le baron Jean, eût été bien mais de s'en embarrasser.

« Je la rencontrerai quelque jour dans le monde, sans doute, » se dit-il en sortant du cabinet de son banquier, « chez sa tante, ou chez le préfet, ou sur la place du chef-lieu, lorsque Monseigneur viendra officier à la cathédrale ». Elle me répondra, j'en suis sûr.

« Merci, Monsieur le baron, » après que je lui aurai dit : « Comment se porte madame la comtesse ? » Je la féliciterai de la gentillesse et de la bonne mine de ses enfants ; elle me fera compliment sur l'étendue et la variété de mes voyages. Au fond du cœur, nous rirons l'un et l'autre, nous nous quitterons bons amis. »

C'était ainsi que ce pauvre Jean avait esquissé la situation. préparé son rôle, et sagement instruit son cœur. Ce qui n'empêchait pas qu'il ne se fût un instant attendri lorsqu'il s'était rappelé sa jeunesse et les beaux jours,—l'amour naïf de l'adolescence et les doux rêves envolés,—en se retrouvant, autour, dans le bois, sous les grands chênes.

Pauvre rêveur ! philosophe infortuné ! L'aspect d'un étroit horizon de vieux troncs et de verdure, les senteurs pénétrantes et douces s'échappant des rameaux effeuillés, le profil noir du vieil arbre couché à terre, à demi perdu dans le gazon, avaient suffi pour réveiller en lui quelques-uns des sentiments d'autrefois, si candides, si profonds, si purs, rêverie amère et douce qui poursuivait son essor ; la mémoire revenait, toujours plus tendre, plus émue.

*A suivre*

L'abonnement au « JOURNAL DE RIMOUSKI » n'est que d'une piastre pour douze mois.